

ФРАНЦУЗСКИЙ ЯЗЫК

Номинация «Перевод художественной литературы»

Три принципа литературного перевода:

1. Исходя из определения литературы, в основе которого лежит понятие «буквы» (*lettre*), литературный перевод стремится к буквальному, дословно-пословному переводу, вплоть до сохранения порядка слов.
2. В поэзии главное не рифма, а ритм, который не может быть перенесен из одного языка в другой, поэтому задача переводчика может быть решена изменением порядка слов.
3. Главная ошибка переводчика в том, что он хочет французский текст обратить русским, хотя гораздо важнее офранцузить, «очужестранить» русский текст (язык), только тогда в него может действительно перейти что-то новое.

Titre : Carte d'Europe (fragment)

Poète : Victor Hugo (1802-1885)

Recueil : Les châtiments (1853).

Des sabres sont partout posés sur les provinces.
L'autel ment. On entend ceux qu'on nomme les princes
Jurer, d'un front tranquille et sans baisser les yeux,
De faux serpents qui font, tant ils navrent les âmes,
Tant ils sont monstrueux, effroyables, infâmes,
Remuer le tonnerre endormi dans les cieux.

Les soldats ont fouetté des femmes dans les rues.
Où sont la liberté, la vertu ? disparues !
Dans l'exil ! dans l'horreur des pontons étouffants !
Ô nations ! où sont vos âmes les plus belles ?
Le boulet, c'est trop peu contre de tels rebelles
Haynau dans les canons met des têtes d'enfants.

Peuple russe, tremblant et morne, tu chemines,
Serf à Saint-Pétersbourg, ou forçat dans les mines.
Le pôle est pour ton maître un cachot vaste et noir ;
Russie et Sibérie, ô czar ! tyran ! vampire !
Ce sont les deux moitiés de ton funèbre empire ;
L'une est l'oppression, l'autre est le Désespoir.

Les supplices d'Ancône emplissent les murailles.
Le pape Mastai fusille ses ouailles ;
Il pose là l'hostie et commande le feu.
Simoncelli périt le premier ; tous les autres
Le suivent sans pâlir, tribuns, soldats, apôtres ;
Ils meurent, et s'en vont parler du prêtre à Dieu.

Henri Troyat

de l'Académie française

La Ballerine de Saint-Pétersbourg

I

N'en déplaise aux fanas de la chronologie, ma vie n'a pas commencé le 8 août 1876, jour de ma naissance, mais un certain soir du mois de septembre 1885, lorsque mon père m'a présentée, tremblante et muette, à celui qui devait décider de mon avenir. Ils se connaissaient de longue date mais ne se ressemblaient guère. Certes, l'un et l'autre avaient une taille élancée, un visage aux rides aimables, aux cheveux grisonnants et au regard vif, mais les joues de papa étaient glabres et sa lèvre supérieure s'ornait d'une légère moustache aux pointes relevées en crocs, alors que Marius Petipa arborait une barbe poivre et sel, courte, fournie et frisée, qui ajoutait, me semblait-il, à sa prestance. Ils avaient le même âge. Soixante-trois ans bien sonnés. Moi, j'en avais neuf. Au vrai, ce n'était pas la différence entre mon extrême jeunesse et leur vieillesse omnisciente qui me glaçait, mais la réputation de l'homme qui nous recevait dans son somptueux bureau de l'École impériale de danse de Saint-Pétersbourg. Ce que j'avais appris, çà et là, à son sujet aurait pu impressionner une vraie demoiselle férue de potins mondains. Or, je n'étais qu'une enfant et impatiente de ne plus l'être. Je savais par le bavardage des grandes personnes que le céléberrime Marius Petipa, originaire de Marseille, était arrivé en Russie quelque trente-huit ans auparavant, précédé d'une brillante renommée de danseur acquise en France, en Belgique, en Espagne ; que, depuis son premier engagement au théâtre Marie de Saint-Pétersbourg, il avait collectionné les triomphes ; que le tsar le tenait en haute estime ; que toute la Cour raffolait de ses interprétations comme de ses chorégraphies et que, nommé au poste éminent de professeur à l'École impériale, puis à celui de directeur de la Danse, il s'était juré de former des danseuses et des danseurs russes capables de rivaliser avec les étoiles étrangères de passage dans la capitale. Le prestige du magicien Petipa grandissant d'année en année, c'était devenu un honneur, pour des parents à l'esprit large et aux moyens modestes, que d'avoir une fille admise parmi les élèves du maître français de la scène pétersbourgeoise. Trop jeune pour avoir vu aucun de ses ballets, je l'admirais de confiance. Je connaissais du reste par cœur la liste des œuvres et le nom des ballerines qui s'y produisaient, car, dans notre famille, la vie des spectacles constituait le fonds inépuisable des conversations. Mon père, Ivan Pavlovitch Arbatov, avait été un mime fameux à l'époque de ma naissance et ma mère, Irina Arbatova, chanteuse d'opérette, avait eu un certain succès, disait-on, dans *La Mascotte* et *La Fille de Madame Angot*. Minée par la tuberculose, elle était morte quand je n'avais que cinq ans. Mais, jusqu'à son dernier souffle, j'avais baigné, grâce à elle et grâce à mon père, dans les cancans sournois et les jalousies légères des coulisses. Je faisais partie des gens de théâtre sans être jamais montée sur les planches. Si mamère avait vécu plus longtemps, j'aurais peut-être, à son exemple, été attirée par le chant. J'ai

encore dans les oreilles le son de sa voix de contralto égrenant des vocalises dans sa chambre, devant sa coiffeuse. Par esprit d'imitation, je tentai moi aussi, dès mes premiers balbutiements, d'esquisser des mines et de fredonner des refrains en me regardant dans la glace. Mais je chantais affreusement de travers. Ma mère riait de mes fausses notes et de mes singeries. Elle aurait pu du moins me corriger et m'apprendre les rudiments de son art. Elle n'en a pas eu le temps. Sa disparition m'a subitement brouillée avec la musique. Tout ce qui me rappelait le passé me faisait mal. Mon père, de son côté, supportait difficilement le choc de cette absence. Par révolte ou par nostalgie, il s'était mis à boire. Ses excès d'alcool s'accompagnaient de crises de colère, d'abattements funèbres ou de pertes de mémoire. Cette déchéance étant de notoriété dans le milieu artistique, on ne l'engageait même plus pour de modestes tournées en province. C'étaient ce désœuvrement et ce dénuement qui l'avaient décidé à tenter une démarche désespérée auprès de Marius Petipa. Dans son esprit, je devais réussir là où il avait échoué. Je savais qu'il comptait sur moi plus que sur lui-même pour nous remettre à flot et cette pensée achevait de me paralyser.

Des propos platement aimables inaugurèrent cette visite. Je trouvai à mon père un air servile de mendiant et à Marius Petipa une attitude à la fois protectrice et méprisante qui m'inquiétèrent pour la suite. Le regard du maître me détaillait froidement comme si j'avais été un morceau de viande à l'étal d'une boucherie. D'emblée, je le détestai. Après m'avoir examinée de face, il tourna autour de moi en grommelant, revint à sa table, s'assit dans son fauteuil, se caressa la barbe, frisa entre deux doigts les extrémités de sa moustache et laissa tomber :

— Elle est bien pâlotte et bien chétive, ta Ludmilla, mon cher !

Je n'ai jamais prétendu être resplendissante comme l'aurore, mais cette remarque du Français m'indigna. Je redressai le menton et, sans un mot, le défiai par bravade. Ce fut moi qui, au bout d'un moment, baissai les yeux. Déjà, mon père volait à mon secours.

— Ce n'est qu'une apparence, murmura-t-il avec empressement. Et puis, elle a une telle passion pour la danse !

Où avait-il pris ça ? Je détournai la tête pour ne pas contredire ce mensonge.

— La passion de la danse ! s'exclama Marius Petipa. C'est ce qu'elles disent toutes avant d'avoir essayé ! Après, les trois quarts changent d'avis. Elles trouvent que c'est bien trop dur !

Номинация «Перевод текстов общественно-политической тематики»

Pourquoi Chateaubriand défendait la relation franco-russe – par Nicolas Bonnal (fragment)

28 juillet 2022

Источник: <https://lecourrierdesstrateges.fr/2022/07/28/pourquoi-chateaubriand-defendait-la-relation-franco-russe-par-nicolas-bonnal/>

Chateaubriand ministre et visionnaire

Chateaubriand devient un excellent ministre des Affaires étrangères de Charles X (prise du Trocadéro) ; puis il entre dans l'opposition et demeure le témoin lucide son temps, après la prise du pouvoir de Louis-Philippe qui annonce la décadence française (de nombreux témoins concordent) et la politique anglophile et surtout erratique de Napoléon III.

C'est là, dans une lettre très riche qu'il joint à ses Mémoires (tome III, livre XXIX, chapitre 13), qu'il commence à soutenir l'idée d'une alliance franco-russe contre les intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre. A cette époque le tzar est bien sûr Nicolas, qui veut reprendre Constantinople et défendre comme toujours les chrétiens d'Orient. Chateaubriand souligne déjà l'hypocrisie antirusse et la trahison occidentale en faveur de l'islam (ce que faisait déjà la Grande Catherine) :

« Une attaque de l'Autriche et de l'Angleterre contre la Croix en faveur du Croissant augmenterait en Russie la popularité d'une guerre déjà nationale et religieuse. »

Sur l'Angleterre, alors qu'il a été réfugié (pendant la Terreur) puis ambassadeur en Angleterre, Chateaubriand remarque ce qui suit :

« L'Angleterre, d'ailleurs, a toujours fait bon marché des rois et de la liberté des peuples ; elle est toujours prête à sacrifier sans remords monarchie ou république à ses intérêts particuliers. Naguère encore, elle proclamait l'indépendance des colonies espagnoles, en même temps qu'elle refusait de reconnaître celle de la Grèce... L'Angleterre est vouée tour à tour au despotisme ou à la démocratie selon le vent qui amenait dans ses ports les vaisseaux des marchands de la cité. »

Chateaubriand n'a été complètement compris que par le Général de Gaulle
Alors Chateaubriand se prend à rêver de l'Alliance franco-russe qui sera réalisée pour le pire et pas pour le meilleur au début des années 1890 entre le cabinet français et le tzar Alexandre III. Il en donne tout de suite les causes littéraires, historiques et géographiques :

« Il y a sympathie entre la Russie et la France ; la dernière a presque civilisé la première dans les classes élevées de la société ; elle lui a donné sa langue et ses mœurs. Placées aux deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie ne se touchent point par leurs frontières, elles n'ont point de champ de bataille où elles puissent se rencontrer ; elles

n'ont aucune rivalité de commerce, et les ennemis naturels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France. »

Il voit tout de suite que la France et la Russie peuvent contrôler l'Europe, comme Napoléon l'avait compris à Tilsitt en 1807, lorsqu'il rêvait d'un « partage du monde » franco-russe (mais c'était avant l'unité allemande dont l'empereur fut un des instruments involontaires) :

« En temps de paix, que le cabinet des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Europe. En temps de guerre, l'union des deux cabinets dictera des lois au monde. »

Enfin Chateaubriand propose à la diplomatie française, qui bien sûr ne le fera pas, de soutenir la Russie dans l'affaire orientale et de s'adresser ainsi au tzar :

« Nous pouvons tenir ce langage à Nicolas :” Vos ennemis nous sollicitent ; nous préférons la paix à la guerre, nous désirons garder la neutralité. Mais enfin si vous ne pouvez vider vos différends avec la Porte (Istanbul) que par les armes, si vous voulez aller à Constantinople, entrez avec les puissances chrétiennes dans un partage équitable de la Turquie européenne. »

Nous ne pouvons que souhaiter que l'Alliance franco-russe revienne au goût du jour et que la culture française redevienne la culture de l'élite russe, au lieu de la londonienne. Il est vrai que de son côté la France doit redevenir digne de Chateaubriand et du Général de Gaulle.

Défense de rire dans la salle...

Номинация «Перевод текстов экономической тематики»

28 juillet 2022 à 19h28

Источник: <https://www.mediapart.fr/journal/international/280722/gaz-russe-un-si-long-hiver-tenir>

© Mediapart

Martine Orange

Gaz russe : un si long hiver à tenir

Alors que Gazprom a réduit au minimum ses livraisons de gaz à l'Europe, les pays membres ont adopté un plan pour réduire leur consommation de 15 %. Mais les contours de l'accord sont si flous que l'objectif risque de ne pas être atteint, laissant le continent aux prises avec une crise sans précédent.

Gazprom a mis sa menace à exécution. Depuis le 27 juillet, le groupe gazier, bras armé du Kremlin, a réduit au minimum ses approvisionnements gaziers vers l'Europe. L'Allemagne ne reçoit plus que 20 % de ses livraisons habituelles de gaz russe qui transitent par le gazoduc Nord Stream 1. Le groupe italien Eni a vu les arrivages de gaz en provenance de Russie diminuer dans les mêmes proportions. Gazprom a justifié ces baisses par des difficultés techniques et des problèmes de maintenance. « Une farce », a répliqué le ministre allemand de l'économie, Robert Habeck, jugeant les explications du groupe gazier peu crédibles.

Depuis des semaines, les pays européens sont persuadés que la Russie va utiliser le gaz comme une arme contre eux dans sa guerre contre l'Ukraine. La semaine dernière, la Commission européenne a prévenu que l'interruption des livraisons de gaz russe était imminente. À ce stade, Vladimir Poutine n'a pas tout arrêté. Il continue de tenir l'Europe par un fil et de la faire danser.

Alors que le marché gazier est déjà survolté, les manœuvres de Gazprom ont exacerbé les tensions. Mercredi, les cours du gaz sur le marché d'Amsterdam, qui sert de référence en Europe, ont augmenté de plus de 13 % dans la journée pour atteindre 202,5 euros le mégawattheure. La barre des 200 euros le MWh est devenue la référence minimale pour les contrats à terme de septembre ou d'octobre. C'est près de dix fois plus qu'il y a un an, plus du double même des prix pratiqués en juin.

« À ces niveaux, le prix du gaz correspond à celui d'un baril de pétrole à 380 dollars, soit presque quatre fois les cours actuels du pétrole », relève le Financial Times. Cette envolée risque de devenir insupportable pour l'ensemble des économies européennes, pronostiquent déjà de nombreux économistes, même au sein de la Banque centrale européenne. La récession leur semble désormais inévitable.

Comment passer l'hiver ?

Le chantage gazier de Vladimir Poutine place le continent européen dans une situation de vulnérabilité énergétique inégalée : les stocks de gaz en Europe n'ont été reconstitués qu'à

hauteur de 66 % en moyenne. Il faudrait qu'ils atteignent au moins 80 % avant le début de l'hiver, afin d'assurer la sécurité gazière du continent.

Dans l'urgence, la Commission européenne a demandé à tous les États membres de réduire leur consommation gazière de 15 % entre août et mai prochain. Selon ses calculs, l'Europe doit économiser au moins de 45 milliards de mètres cubes de gaz, si elle veut éviter de se retrouver dans une situation de pénurie cet hiver, si la Russie arrête toutes ses livraisons.

La Commission européenne était prête à passer au-dessus des États et à imposer des mesures de rationnement obligatoires et même des arrêts de certaines industries jugées non essentielles (verre, matériaux de construction, métaux), en cas d'urgence. Aucun État membre n'aurait pu se soustraire ou déroger à ces dispositions prises de façon immédiate, sans être soumises à aucun contrôle parlementaire.

« Nous devons économiser l'énergie et en premier le gaz. Cela signifie aussi que les pays qui ne sont pas directement concernés par les réductions de gaz russe doivent aider les autres pays. Sinon, ce n'est pas la solidarité européenne », avait alors justifié le ministre allemand du budget, en insistant sur le fait qu'« une crise économique en Allemagne provoquerait une crise économique dans toute l'Europe ».

Invoquer la solidarité européenne n'a pas fonctionné cette fois-ci. Dès que les premières lignes du projet de la commission ont été connues la semaine dernière, de violentes oppositions se sont levées, notamment de la part de la Pologne, de la Grèce, du Portugal et surtout de l'Espagne, tous ayant le sentiment de devoir payer pour les erreurs de l'Allemagne et son aveuglement face à sa dépendance au gaz russe. « Ce plan n'est ni le plus opérationnel, ni le plus efficace, ni le plus juste », avait insisté la ministre espagnole de la transition écologique, Teresa Ribera. « À la différence d'autres pays, nous Espagnols ne vivons pas au-dessus de nos moyens d'un point de vue énergétique », avait-elle ajouté. Une allusion directe aux positions de Berlin contre les pays de l'Europe du Sud pendant la crise de l'euro en 2010-2012.